

Courts métrages

Le discours et les images des jeunes cinéastes

Marie-Annick Duhaime and Georges Dagneau

Volume 11, Number 4, August–September 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34029ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Duhaime, M.-A. & Dagneau, G. (1992). Courts métrages : le discours et les images des jeunes cinéastes. *Ciné-Bulles*, 11(4), 26–27.



Beebe-Plain de François Delisle

Le discours et les images des jeunes cinéastes

par Marie-Annick Duhaime
et Georges Dagneau

Les films expérimentaux

Il est assez difficile de parler des courts métrages présentés aux derniers Rendez-vous du cinéma québécois. On nous offrait un programme assez varié de fictions et de films expérimentaux dont plusieurs chevauchaient la frontière ténue qui sépare ces deux catégories. On pourrait dire que les fictions sont les films que l'on peut raconter, alors que les films expérimentaux sont plutôt ceux que l'on doit décrire. Par ailleurs, certains films expérimentaux échappent à la description et plusieurs fictions ne sont guère racontables.

L'Homme hippocampe d'Yves Lafontaine, un film expérimental proposant une série d'images oniriques

avec des personnages qui déambulent dans une piscine ou dans une chambre, entrecoupées à intervalles réguliers d'images superposées et en mouvement, se veut une recherche sur les rapports entre le son et l'image : clé utile qui nous permet de constater les écarts momentanés entre ce qui nous est dit et ce que l'on voit. En revanche, il est impossible d'en dégager un système. Cela nous indique déjà un premier rôle du cinéma expérimental : la recherche du fonctionnement du médium.

Dans le cas d'**Avancez en arrière** d'Édith Labbé et Michel DeGagné, on découvre une tout autre dimension du cinéma expérimental. **Avancez en arrière** traite de la violence conjugale. Le sujet n'appelle pas nécessairement un traitement expérimental, mais réussir à financer un tel film n'est pas chose facile. L'expérimentation, pour Labbé et DeGagné, devient donc en partie une solution économique aux problèmes de tournage, surtout qu'il est difficile (voire impossible) d'obtenir des fonds publics pour produire des essais filmiques, à plus forte raison quand on prend une position claire sur un sujet brûlant. Il faut reconnaître aux deux cinéastes le mérite d'avoir composé une bande image très riche avec presque rien pour soutenir leur discours. À partir de plans amalgamés, superposés et répétitifs qui n'ont pas un lien direct avec le sujet, ils arrivent à traduire la violence par les chocs de lumière et de couleurs, et à cerner le sujet par le montage.

Mais une trop grande richesse des deux canaux d'information (image et son) peut porter à confusion pour le grand public (et pour certains critiques). L'habitude des fictions trop linéaires ne nous a pas appris à porter attention à un discours qui n'est pas nécessairement soutenu par la bande image. C'est le problème que peut rencontrer le spectateur non initié. L'expérimental demande aussi une plus grande participation du public. Michel DeGagné et Édith Labbé, dans **Avancez en arrière**, ne perdent pas leur temps à nous expliquer leur position, qui de toute façon transparaît dans le texte. Et il ne faut pas croire non plus que les cinéastes se tournent vers l'expérimental seulement par manque de moyens. Dans certains cas, l'expérimentation conduit à une esthétique de la contestation.

Les courts métrages de fiction

Le programme de fiction offrait quelques petits films gentils donnant une bonne idée des préoccupations



Marie-Hélène Montpetit dans
la Tranchée de Jeanne Crépeau
(Photo : Philippe Casgrain)

immédiates de nos jeunes cinéastes. On pourrait les accuser d'un manque d'originalité consternant. Mais voilà, les courts métrages de cette année étaient, pour la plupart, charmants. Ce charme ne provient pas tellement des thèmes abordés (les sempiternels problèmes de couple), mais plutôt du traitement très personnel et très libre que permet le court métrage (exempt des impératifs commerciaux des longs métrages). Si un cinéaste débutant voulait s'aventurer à produire un long métrage de facture classique sur un triangle amoureux, il aurait sûrement à faire face aux feux sans pitié des médias. Pourtant, c'est ce que Manon Briand, gagnante de la Bourse Claude-Jutra-O.F.Q.J. (meilleur jeune espoir chez les réalisateurs de courts et moyens métrages) a fait avec **les Sauf-conduits**. L'histoire est banale : Marc aime Alice qui aime Hubert qui aime Marc ; le fait qu'ils soient jeunes, qu'ils tentent de briser le record du lancer de l'œuf cru ne suffit pas à donner tout son charme au film. Mais certains éléments de mise en scène (comme cette caméra devant enregistrer leur record de lancer de l'œuf et qui montre plutôt les regards intéressés des uns sur les autres) et le contexte général (le mode de vie des jeunes d'aujourd'hui) donnent au film un ton personnel qu'on ne retrouve plus dans les téléfilms ou dans nos super-productions à trois ou quatre millions de dollars. Dans une finale audacieuse, Manon Briand règle l'incommunicabilité du triangle amoureux en éliminant les deux mecs (par un accident fatal sur la route) et Alice brise seule (!) le record mondial du lancer de l'œuf cru, cette fois sans caméra super 8 comme témoin.

Ce thème de la jeune femme qui se retrouve libérée ou se libère elle-même de ce qui l'enferme (les relations amoureuses dans le cas des **Sauf-conduits**) revenait souvent dans les fictions présentées aux Rendez-vous du cinéma québécois. Dans le film **Nocturne** d'Isabelle de Blois, une femme, ménagère dans une école d'art, tente de se libérer de sa petite vie par une envie soudaine de créer. On se souviendra de la scène où, les mains pleines de peinture bleue, elle trace dans un geste impulsif, une forme phallique sur une toile transparente, après avoir regardé des peintures de femmes nues pendant les premiers trois quarts du film. Dans **l'Avant-Nil (D)**, Carole Genesse met en scène une fille qui se débarasse de son copain (celui-ci demeurant même hors-champ tout le long du film) pour éviter de perdre son identité.

Jeanne Crépeau traite ce thème de manière tout à fait différente avec **Claire et l'obscurité** : contrairement aux autres fictions où le personnage féminin se défait

de ce qui l'étouffe, ce court métrage met en scène la violence de la rue (ici celle infligée à quatre femmes). Cela dit, **Claire et l'obscurité** rend exceptionnellement bien son propos par une mise en scène recherchée où la danse sert de véhicule à un discours signifiant.

Par contre, **la Tranchée** de la même Jeanne Crépeau, représente un pas en arrière ! D'une petite fiction sympathique sur une vie de couple bien tranquille, on sombre allègrement dans les petites créances ménagères concernant la pâte à dents et les poils sur le bol de toilette. Les deux amants réussissent à faire quelques compromis et le tout débouche sur une fin, charmante il est vrai, mais gâchée par la pénible banalité des dialogues durant les hostilités. Heureusement que Jeanne Crépeau dirigeait de très bons comédiens. En fait, **la Tranchée** rappelle plus un film étudiant moyen qu'un scénario présenté (et accepté) au concours Fictions 16/26 et qui a bénéficié de l'aide de l'Office national du film.

C'est surtout le cadre institutionnel de la production de **la Tranchée** qui rend son amateurisme impardonnable alors que la maladresse de certains autres films est plus compréhensible. **Beebe-Plain** de François Delisle est un film amateur, mais au moins il est produit à compte d'auteur, sans aide institutionnelle. On peut donc lui pardonner son caractère décousu et l'absence de trame dramatique forte. Par ailleurs, c'est par cette « semi-errance » que Delisle tente de montrer le quotidien de ses personnages. On peut aussi lui pardonner l'innocence de son regard qui se confond de temps à autre avec une observation assez juste sur l'inertie des jeunes d'aujourd'hui. Peut-être n'y a-t-il pas encore de place dans l'arène pour nous. Chose certaine, **Beebe-Plain** est d'un grand réalisme qui a accroché plusieurs jeunes Québécois, qui, ces dernières années, ont si peu eu la chance de voir au cinéma des images d'eux-mêmes.

Il serait plutôt gênant de clore un survol sur les courts métrages des Rendez-vous du cinéma québécois par des clichés sur « l'inertie des jeunes d'aujourd'hui ». Cette série de films témoigne au contraire de l'empressement, de l'urgence, des jeunes à filmer (ne serait-ce que leur vie !). Il reste à souhaiter que la liberté formelle de ces courts métrages se reflète dans les longs métrages futurs de ces cinéastes en herbe qui sont l'avenir de notre industrie. Cela dit, c'est en leur offrant la chance de tourner que la maîtrise et la qualité des futurs longs métrages québécois seront assurées. ■



L'Avant-Nil (D) de Carole Genesse



Roch Lafortune dans *la Tranchée* de Jeanne Crépeau (Photo : Philippe Casgrain)